

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH



**Madog en Amérique :
Cap à l'ouest, jeunes Gallois !**

Simon Young

J u i n 2 0 1 7

Madog en Amérique : Cap à l'ouest, jeunes Gallois !

Simon Young

La geste de Madog

Au panthéon des fondateurs du Nouveau Monde, le personnage le plus inattendu est certainement Madog¹. Ce prince gallois du XII^e siècle qui, dit-on, a atteint l'Amérique dans les années 1170, n'a pas été oublié. Ce personnage, dont la « découverte » fut autrefois analysée – d'aucuns disent inventée – par la Couronne anglaise, est devenu l'un des moins convaincants candidats aux voyages précolombiens vers le Nouveau Monde. Cependant, des particuliers et des groupements, éparpillés autour du globe, continuent à le défendre. C'est une coalition aux couleurs de l'arc-en-ciel qui est sans doute plus chamarrée que crédible. Les « Madogwys » modernes (les supporters de Madog) rassemblent des érudits travaillant sous l'égide de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours, les Filles de la Révolution américaine (branche Alabama)², quelques Américains des classes moyennes adeptes de Barry Fell³, des radicaux nationalistes gallois et des descendants modernes (malheureusement trop peu) des Mandan, ces Amérindiens supposés avoir eu du sang gallois⁴.

¹ Voir son « portrait » en page de titre. (Ndlr)

² L'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours est plus connue sous l'appellation de « Mormons ». Les Filles de la Révolution américaine est une société exclusivement féminine à vocation patriotique et morale. (Ndlr)

³ Barry Fell (1917-1994) est connu pour ses recherches sur les inscriptions exotiques précolombiennes, preuves selon lui de contacts transocéaniques. Voir à ce sujet le dossier : « Contacts transocéaniques : un état de la question », *Kadath* n° 101, 2005, pp. 16-42. (Ndlr)

⁴ Gwyn A. Williams, *Madog: The Making of a Myth*, London, 1979, pp. 45-6.

Pour tous ceux qui sont novices en ce domaine, le meilleur endroit pour aborder le sujet est la rivière Madog. Contrairement à ce que revendiquent les Madogwys, ce n'est pas la rivière Alabama (qui se jette dans le golfe du Mexique), laquelle aurait été remontée aux environs de 1170 par le grand prince et sa bande de partisans triés sur le volet, alors qu'ils fuyaient la guerre civile dans leur pays. Mais considérons plutôt la « rivière Madog » comme le flot de l'information et de la désinformation modernes au sujet de Madog, et celui qui veut savoir ce qu'il s'est réellement passé n'a pas d'autre choix que de remonter à sa source.



*Figure 1. La rivière Alabama, dans la région de Benton, Alabama, États-Unis.
(Rivers Langley; SaveRivers)*

Il n'y a là rien d'inhabituel, comme vous pourriez le penser. Toutes les problématiques historiques enchevêtrées entre légendes et faits peuvent être réduites à quelque chose de semblable. Ce qu'il y a de peu commun avec la métaphorique rivière Madog, c'est qu'elle se divise presque immédiatement. La première de ces petites « voies navigables » est infestée de castors et de moustiques, et que Dieu vous protège si vous buvez cette eau sans la faire bouillir d'abord. Voici le côté « face » américain de la légende : des forts britanniques fortifiés au sommet d'une colline dans les États du Sud et des Indiens, parmi lesquels, en particulier, des femmes au teint clair capables de compter jusqu'à 10 en gallois. La seconde « rivière », un ruisseau tranquille à flanc de colline, aux berges plantées de sorbiers, est le côté « pile » gallois de la légende, avec les références médiévales sur

Madog qui apparaissent dans des manuscrits, et les histoires populaires de la principauté du Royaume-Uni, dont quelques-unes y sont encore racontées. La question à un million de dollars concernant Madog est de déterminer si, au bout du compte, ces deux « rivières » avaient la même source ou si elles étaient au contraire des phénomènes sans rapport entre eux, réunis par l'imagination surmenée des Madogwys.

Pour commencer, la rivière qui semble la plus évidente est la galloise. Après tout, c'est au pays de Galles que la légende de Madog, et peut-être sa réalité, débutent. Cependant, la plus grande partie du témoignage gallois (ou provenant du pays de Galles) est habituellement rejetée sans prendre le temps d'y avoir réfléchi. Pourquoi ? Tout simplement parce que l'essentiel de cette histoire fut enregistré pour la première fois au XVI^e siècle ; en d'autres termes, il date d'après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Si vous vous demandez comment cela peut avoir quelque importance, prenez en considération le texte suivant, écrit en 1589⁵. À ce stade, une lecture sommaire devrait vous démontrer que les auteurs qui ont écrit sur Madog, avaient ce qui est appelé par la profession juridique « des arrière-pensées »...

« Madog [...] quitta sa terre natale en conflit avec ses frères, et affréta des bateaux avec hommes et munitions, et partit à l'aventure sur les mers, navigant tout à l'ouest en laissant la côte irlandaise vers le nord et débarqua sur une terre inconnue où il vit beaucoup de choses étranges. Cette terre devait être une partie de ce pays, dont les Espagnols affirment qu'eux-mêmes étaient les premiers découvreurs depuis Hannon, car par la raison et l'ordre de la cosmographie, cette terre, celle-là même où Madog posa le pied, devait être un morceau de la Nouvelle-Espagne ou la Floride. À la suite de quoi, il est manifeste que ce pays fut découvert bien avant que les Britanniques le fassent, avant que Columbus ou Americus Vesputius y conduisent les Espagnols... »

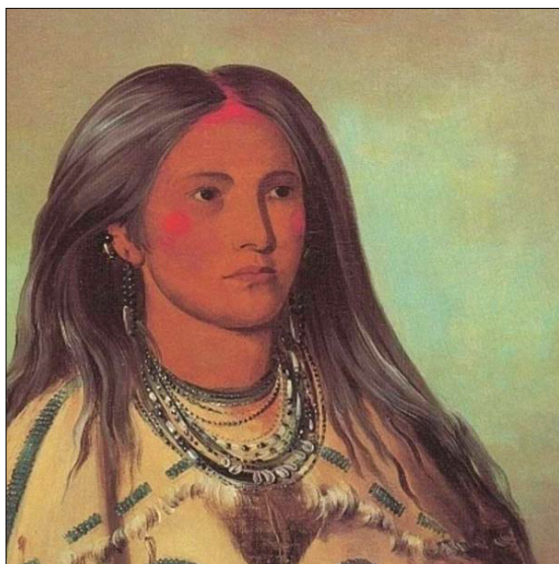


Figure 2. Shakoka, une femme au teint clair de la tribu des Mandan, communauté supposée avoir une part de sang gallois. (George Catlin, 1832, domaine public)

Quelles que soient les origines de Madog, au XVI^e siècle, il avait pris son aspect définitif, celui d'un pion, parfois d'une importance surprenante, dans la partie d'échecs colonial qui se jouait sur l'échiquier de l'Amérique du Nord entre les Anglais et les Espagnols. Et les écrivains anglais, parmi lesquels John Dee, le mage de la cour d'Elisabeth, s'étaient épris de Madog parce qu'il leur permettait de revendiquer une prétention précolombienne à une Amérique « britannique ».

⁵ Adapté de l'anglais ancien en français moderne par la traductrice. (Ndlr)

La preuve par trois

En dépit du fait que le Moyen Âge soit supposé se terminer en 1492, certains points de vue typiquement médiévaux sur les droits de la terre allant, non aux habitants – ou aux plus forts –, mais au découvreur, continuèrent d'exister jusqu'à une date avancée de la première période des temps modernes. S'il n'y avait eu que cela, alors le témoignage gallois aurait dû être réfuté *en masse*⁶. Mais chance inouïe, il existe trois éléments de preuve – détaillés ci-dessous – qui ne peuvent être éliminés aussi facilement, parce que tous remontent à des années, et même dans un des cas, à des siècles avant Colomb.

- Un poème du XII^e siècle, écrit par Cynddelw Brydydd Mawr, évoque un certain Madog, qui faisait partie de la suite (*teulu*) d'Owen de Gwynedd. Ce dernier était un important roi gallois de cette époque, qui régnait sur le Nord-Ouest de la péninsule.
- Un poème du XV^e siècle, écrit par Maredudd ap Rhys, fait mention d'un certain Madog. Maredudd, qui a reçu un filet de pêche, remercie son patron qui est chasseur. Mais Maredudd est un « Madog de mon âge » qui préfère la mer à la terre. D'après Maredudd, Madog était un « petit », *cenau* (qui peut signifier « fils » ou « sbire fidèle ») d'Owen de Gwynedd.
- Enfin, un autre poème du XV^e siècle, écrit par Deio ab Ieuan Du, fait référence à Madog en tant que fils d'Owen de Gwynedd et fait allusion à des légendes d'aventures en mer. Deio établit un parallèle avec le Gallois Lord of Tywyn, qui avait été récemment capturé par des pirates.

Les Madogwys et les « tristes figures » que sont les très sérieux historiens qui préféreraient manger leur chapeau plutôt que de croire aux Indiens gallois, se sont vigoureusement affrontés au sujet des trois références et les deux parties n'ont pas hésité à tricher. Il y eut ainsi cette vilaine – bien qu'ingénieuse – tentative d'un Madogwys d'introduire le mot « océan » dans le poème du XII^e siècle. William Owen-Pughe, le Madogwys en question, corrigea le mot gallois *mur* (« mur ») en *myr* (« mers »).⁷

Les « tristes figures » ont fait de leur mieux pour déprécier ces sources, insistant sur le fait qu'elles se référaient « selon toute probabilité à un autre Madog ». Mais aucun des deux partis ne gagna ; la manipulation du poème fut rejetée avec raison, tandis que l'affirmation d'un « autre Madog » était aussi absurde. Il est vrai que le nom de Madog n'était pas inconnu dans le pays de Galles médiéval, plus particulièrement dans l'enclave de Powys. Mais ces poèmes sont indubitablement liés ; deux d'entre eux lient un certain Madog à la mer, et tous les trois relient ce personnage à un roi médiéval gallois, Owen de Gwynedd. Ce Madog-là est notre Madog.

En fait, la plupart de ceux qui ont étudié la légende ont été tellement pris dans la tourmente de leur argumentation personnelle, que personne n'a remarqué combien ces références étaient étonnantes, surtout les deux textes du XV^e siècle. Plutôt que

⁶ En français dans le texte. (Ndlr)

⁷ E. D. Jones, « The Reputed Discovery of America by Madoc », *National Library of Wales Journal*, 14, 1965.

d'en raconter l'histoire, ces deux derniers poèmes font allusion à Madog, et leur grande imprécision est surprenante. En choisissant de composer des poèmes par allusion, leurs auteurs comptaient évidemment sur la bonne connaissance de la légende par leur audience. Et bien que ne sachant pas ce que raconte cette invisible mais palpable légende, nous pouvons être certains qu'elle concerne un héros populaire, Madog, qui a quelque chose à faire avec la mer.

Ces deux poèmes nous donnent aussi quelque idée sur l'ampleur de la légende au XV^e siècle. Madod est associé, d'une façon ou d'une autre, à Owen de Gwynedd (Nord-Ouest du pays de Galles), ce n'est donc pas une surprise que d'entendre Maredudd, un poète ecclésiastique qui vécut dans ce qui était anciennement le Gwynedd, faire référence à la légende. Mais Deio ab Ieuan Du demeurait dans le Cardigan, dans la partie Sud-Ouest de la principauté. Si nous posons l'hypothèse assez légitime que la légende était bien connue dans ces deux régions et que nous avançons avec quelque audace qu'elle l'était dans les terres adjacentes, alors la légende couvre la plus grande partie du pays de Galles médiéval.

Pour conforter cette solide preuve initiale, nous devons malheureusement nous tourner vers des sources moins fiables, postcolombiennes ou originaires d'autres régions d'Europe. Parmi les plus citées, nous retiendrons les quatre références suivantes :

- La triade *The three complete losses of the Island of Britain*. Le savoir gallois était traditionnellement enregistré sous forme de triades (collections de trois), comme par exemple *The three lovers in Britain*. Cependant, cette triade qui mentionne Madog et un grand voyage sur l'océan, est un faux du XVIII^e siècle de la plume de Iolo Morganwg, un autodidacte qui, bien qu'extrêmement versé dans les « anciennes matières de Bretagne », n'avait eu aucun scrupule à « embellir » les coutumes médiévales⁸. Peut-être cette falsification contient-elle une authentique tradition galloise antérieure à 1492 ?
- La Pierre de Lundy. Il existe un récit à propos d'une ancienne inscription figurant sur un morceau de granite expédié par bateau depuis l'île de Lundy en 1865. L'expédition arriva à Barnstaple dans le Devon, et c'est là que l'inscription fut identifiée. Dans une courte phrase en gallois, cette pierre mentionne que Madog se mit en route depuis l'île, pour une grande aventure. L'inscription ne contient aucune indication nous permettant de la dater.
- Madog dans le détroit de Bardsey. En 1582, l'auteur gallois Roger Morris entreprit d'expliquer le toponyme local *Ffydiau Caswennan* (les dangereux courants au large de l'île de Bardsey). Pour ce faire, il se référa à la légende de Madog. Il semble que le bateau de Madog *Gwennan Corn* (celui avec les bois de cerf attachés à son étrave afin de conjurer le sort d'être englouti par la mer) était considéré comme insubmersible, ce qui avait été démontré à l'occasion de nombreux voyages à l'étranger. Mais en entrant dans le *Ffydiau Caswennan*, il avait failli couler.

⁸ Pour des informations générales sur Iolo, voir : Prys Morgan, *Iolo Morganwg*, Cardiff, 1956.

- Willelm le Flamand. Willelm est un poète hollandais du XIII^e siècle, dont l'œuvre maîtresse, la seule ayant survécu, est *Reynard le Renard*. Mais il écrivit aussi un autre ouvrage appelé *Madog*. Dans le prologue de *Reynard*, Willelm fait référence à *Madog*, tout comme Jacob Van Maerlant, un autre écrivain du XIII^e siècle.

Les deux premières sources peuvent être tout de suite mises de côté. La triade d'Iolo contient une authentique tradition médiévale, mais l'information sur *Madog* n'est trouvée dans aucune autre source plus ancienne. Il est vrai toutefois qu'elle est proche des documents anglais élisabéthains. En fait, Iolo était un *Madogwys* enthousiaste.

La pierre de Lundy fut décrite dans une lettre envoyée par un certain M. Jones au spécialiste de *Madog* Richard Deacon, lequel n'avait jamais vu la pierre⁹. Si elle a jamais existé, elle est évidemment perdue aujourd'hui. Selon Deacon, il est peu probable qu'elle fut taillée après le XIV^e siècle. En réalité, sa langue n'est pas convaincante et les tournures de phrases ne pourraient qu'être difficilement mises en parallèle avec d'autres inscriptions galloises médiévales. Je pense que, si jamais elle réapparaissait, on soupçonnerait que la largeur de ses lettres serait à peu de chose près égale à la mesure d'un burin moderne ou du XIX^e siècle.

Cependant, les deux dernières sources peuvent être véritablement en rapport avec *Madog*. C'est l'absence de mention de l'Amérique dans la brève description de Roger Morris qui fait penser à une légende médiévale ayant survécu jusqu'au XVI^e siècle. Il y a aussi la sensibilité galloise de l'histoire, principalement l'intention onomastique du conte : il explique le sens du nom de l'endroit¹⁰.

En attendant, la quatrième source est sans doute plus passionnante que les poèmes gallois précolombiens. Les deux références du XIII^e siècle sont absolument sans défaut. Willelm a certainement écrit une œuvre sur quelqu'un appelé *Madog*. Ce qui est moins évident est de déterminer si ce *Madog* est notre *Madog*. Cependant, il y a de fortes chances que ce le soit ; comme nous l'avons déjà vu, plusieurs personnages médiévaux gallois portent ce nom. Mais *Madog* le héros marin est le seul *Madog* qui fasse une apparition dans le folklore gallois. Alors, il semble probable que Willelm a, en effet, emprunté une légende galloise et l'a transformée pour ses besoins, comme le faisaient beaucoup d'autres écrivains de cette période.

Peut-être Willelm eut-il des contacts ou vécut-il dans la « petite Hollande », une région dans la partie centre-Sud du pays de Galles, où s'étaient établis de nombreux Flamands après l'invasion normande. Cette colonie était si importante que le flamand y était parlé au XIV^e siècle et que les Flamands y laissèrent des traces d'éléments germaniques dans le patrimoine génétique moderne de la région, traces qui peuvent encore être détectées de nos jours¹¹.

⁹ Laurant Toorlans, « Wizo Flandrensis and the Flemish Settlement in Pembrokeshire », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 20, Winter 1990, pp. 99-118.

¹⁰ Richard Deacon, *Madoc and the Discovery of America*, London, 1966, p. 168.

¹¹ Voir à ce sujet les travaux de l'auteur dans *Fortean Times*, n° 151, octobre 2001, p. 40.

Il existe un étrange complément moderne à l'histoire du poème de Willelm. En 1966, Deacon déclara que le Madog de Willelm avait fait son apparition dans un manuscrit médiéval français sous la forme d'un *précis*¹². Le manuscrit racontait, paraît-il, comment Madog et sa femme « nympe des mers » (qui portait des bas faits de filets de pêche – les calembours suivent inévitablement) partirent en mer à la recherche de la Fontaine de jouvence. Ils trouvèrent cette fontaine et retournèrent là-bas pour y fonder une colonie basée sur les principes de paix et d'amour.

Cette histoire est supposée avoir fait surface dans un manuscrit du XIV^e siècle. Les seules sources de Deacon en la matière sont une ou des lettres personnelles d'un érudit français nommé Larguier dont la soi-disant spécialité était la poésie médiévale française. Il n'existe aucune trace d'un tel érudit à la Bibliothèque nationale à Paris, et je me demande si Deacon n'avait pas été la victime d'un canular. Il est presque impensable qu'un poème ou texte français fut trouvé dans un manuscrit du XIV^e siècle et qu'il demeura non publié jusqu'en 1966 ; à oublier en 2002 !¹³

Il faut dire aussi que plusieurs points dans le manuscrit sont suspects : des détails médiévaux en liaison avec des préoccupations plus modernes. La Fontaine de jouvence, par exemple, pourrait être un exemple détourné de quelque chose que nous trouvons déjà dans la tradition galloise, mais l'île de paix et d'amour a un goût de « *flower power* ». Rappelons que Deacon publiait durant la décennie des pantalons à pattes d'éléphant et des cheveux longs. Mais cette référence douteuse peut être réorientée vers une bonne utilisation. Accordons à monsieur Larguier le bénéfice du doute. Laissons en effet notre imagination étendre l'évidence galloise et continentale jusqu'à ses ultimes limites : demain, un volumineux manuscrit du XIV^e siècle est découvert dans une armoire à Llandudno, et dans ce prétendu manuscrit, nous trouvons la description de Willelm de la manière dont l'équipage de Madog (femme, filets de pêcheurs et compagnie) voyagèrent par mer et découvrirent une île, et rapportèrent ensuite des rumeurs de ce paradis océanique à Gwynedd.



Figure 3. Le voyage de saint Brendan illustré dans le manuscrit allemand Manuscriptum translationis germanicae, publié vers 1460 de notre ère. (Domaine public)

Comment cette information serait-elle reçue par les experts ? Bien entendu, leur intérêt serait conséquent ; de nouveaux manuscrits voient très rarement le jour. Mais il faut

¹² En français dans le texte. (NdIlr)

¹³ 2002 est la date d'édition originale de cet article. (NdIlr)



Figure 4. Vue de l'île de Bardsey – comté de Gwynedd, pays de Galles –, au large de laquelle le bateau de Madog faillit couler. (Photo X)

également ajouter que son contenu ne causerait pas autant de surprise que Deacon semble le penser. En fait, la vraie surprise serait qu'il n'existe aucun récit à propos de ces étranges îles dans la légende maintenant perdue de Madog. Après tout, d'autres peuples de l'Europe atlantique, les Irlandais, les Cornouaillais, les Bretons et les Galiciens, ont tous des contes médiévaux sur un héros parti en mer et trouvant des îles merveilleuses. Madog semble être le réflexe gallois d'une légende atlantique (celtique ?) plus répandue, un héros populaire de Gwynedd inspiré par Brendan (Irlande), Malo (Bretagne), Pedrog (Cornouailles) et bien d'autres. En d'autres mots, un caractère historique tombé dans un rôle mythique contraignant. Nous ne devons pas confondre ce qu'il fait dans la légende et ce qu'il a fait dans l'Histoire.

Les Madogwys n'accepteront pas ceci sans réagir, comment le pourraient-ils ? Ils protesteront que parfois l'Histoire se confond à la légende. Par exemple, le *Navigatio* de Brendan, comme le suggèrent certains, pointe du doigt vers une découverte de l'Amérique par les Irlandais au VI^e siècle¹⁴. Mais les différences entre Brendan et Madog sont instructives. Le *Navigatio* de Brendan contient des détails crédibles sur les voyages irlandais dans l'Atlantique Nord et peut-être le long des côtes nord-américaines ; par Brendan ou quelqu'un d'autre, nous ne le savons pas. Mais il n'y a rien dans le peu qui a survécu du mythe de Madog, pas plus que dans ce que nous racontent plus tard des écrivains britanniques à son sujet, qui ne contienne, ne serait-ce qu'un soupçon de vraie connaissance ; et ne parlons même pas de « détails ». Ce qui s'approche au plus près de la sensibilité authentique de la légende galloise est probablement le récit du XVI^e siècle de Roger Morris qui nous raconte les aventures dans le détroit de Bardsey – un bateau magique à la ramure de cerf. Alors que certains traitent le *Navigatio* de Brendan comme une sorte de version médiévale du *National Geographic*, le peu que nous sachions sur Madog suggère un dessin animé plutôt flou et surréaliste de Disney.

¹⁴ Sur ce sujet, voir : Dethier Michel, « En Amérique avant les Vikings : les Celtes ? », *Kadath*, 78, 1992, pp. 51-68. (NdIr)

Bien sûr, rien de ceci ne permet de dire qu'un individu nommé Madog – fils, bâtard ou écuyer d'Owen de Gwynedd – n'a pas acquis sa réputation de marin au XII^e siècle, ni pour signifier que ce personnage, par accident ou inspiration, n'a pas posé le pied en Amérique. Il n'y a absolument rien d'intrinsèquement impossible pour l'un ou l'autre de ces points. On pourrait même argumenter que pour qu'un homme gallois du XII^e siècle captive ainsi l'imagination de son peuple jusqu'à entrer dans la légende – les modèles historiques de la plupart des héros populaires gallois vécurent aux V^e, VI^e et VII^e siècles –, Madog avait dû accomplir quelque chose d'extraordinaire.

Acceptons donc l'argument. Mais dans ce cas, un autre point doit aussi être admis : si Madog fut un personnage historique, alors il a clairement glissé dans la brume poisseuse et suffocante du mythe lorsqu'il apparaît dans les poèmes gallois du XV^e siècle, preuves les plus substantielles que nous ayons. Le meilleur que ce tardif et clairement non historique matériau gallois puisse nous apporter est de poser une question : Madog a-t-il peut-être atteint l'Amérique ?

La réponse ne viendra pas d'Europe mais des données ethnographiques, linguistiques et archéologiques recueillies dans le Nouveau Monde, lesquelles pense-t-on, pointeront vers l'existence là-bas d'une colonie galloise médiévale. Les Madogwys peuvent y puiser leur inspiration et déceler des indices menant à d'étranges interrogations dans les aspects gallois de la légende, mais ils n'y trouveront aucune preuve.

► © *Fortean Times* 2002.

► Traduit de l'anglais par Élisabeth Studd Deline, publié avec l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur. © Éditions Kadath 2017.



Illustration de page de titre : le prince Madog. (DR)

KADATH ASBL
Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2
B-1150 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy